

Journée d'étude MigAlt, *Entre recherche et action*
Faculté ALLSH, AMU, Salle des colloques 2, pôle multimédia (29, av. R.
Schuman, Aix-en-Provence), 19/06/2019

Résumés des communications

10 h : Discours d'inauguration par le Professeur Alexis Nuselovici (AMU, CIELAM),

10 h 30 : Panel 1, « Genre et migration »

Denis Alcaniz (AMU, LESA) : Trajectoire désorientée dans *Bamako* d'Abderrahmane Sissako.

En s'appuyant sur l'analyse d'une séquence qui fait le récit de la migration funeste d'une malienne grimée en homme, nous interrogerons la représentation de la migration dans le cinéma et plus particulièrement celle d'Abderrahmane Sissako, notamment en nous attachant aux questions du genre, de la langue narrative et de l'absurde.

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama (AMU, CIELAM) : *Au-delà et entre-deux : l'exil d'Omar et Nfissa dans Les Alouettes naïves d'A. Djébar*

Pendant la guerre d'Algérie, femmes et hommes se retrouvent exilé·e·s en Tunisie. Omar et Nfissa font partie de ce groupe d'Algérien·e·s de Tunis qui évoluent dans ce qu'ils se plaisent à nommer « le Clan ». Ce petit groupe qu'ils forment leur permet de se souvenir ensemble de l'Avant et d'avoir ainsi le sentiment d'échapper au hors temps exilique. Toutefois, hors du clan, chacun doit trouver le moyen de conserver intact l'absence et vivre son « exilance ». Pour Omar l'exil « c'est le mélange des temps » alors que pour Nfissa, l'exil « c'est le vide ». Au fil des pages on découvre comment chacun essaie de mettre en place les stratégies pour échapper à cette confusion de la temporalité et des souvenirs imposée par l'exil. Dans

cette communication, nous tenterons de souligner comment le genre peut générer des réactions (ou des approches) différentes face à une réalité identique.

Modératrice : Marjolaine Unter Ecker

13 h 30 : Panel 2, « Espaces et frontières »

Sabine Gamba (AMU, CIELAM) : *Du jardin de l'enfance au déploiement des espaces et des frontières.*

Le théâtre de Wajdi Mouawad est un jardin. Un jardin détruit par une bombe « venue tout déraciner », qui tend à se reconstruire, à se déployer et à « tisser relation ». Pour cela, Wajdi Mouawad a recours à une dramaturgie de la quête identitaire qui met en scène la nécessité pour le personnage de se découvrir autre. Cet autre n'est pas seulement l'étranger ou l'inconnu qui se révèle au personnage mais une présence ouvrant des frontières et proposant un champ de vision très large.

Mahshid Tajilrou : *J. M. Coetzee's Paradoxical Reading of the Nature of the Self in Autobiography*

Awareness of the self generally lies at the heart of the confessional writings. Autobiography as a self-writing narrative which presents facts has always been aesthetically and philosophically pleasing. Therefore, it is considered as a superior literary genre representing truth since it narrates the life story of a real person, however, it is constructive and artificial. J.M. Coetzee has his own unique way of writing regarding the issues of authority and truth which is particularly clear in his works both fiction and non-fiction. In other words, he struggles the traditional life-writing genre by creating suspect and deconstructs the conventional borders between the fiction and truth by blurring the nature of the real self and narrated self. His trilogy *Boyhood, Youth and Summertime* demonstrate the existing paradoxes remaining at the core of the authority. The paradoxes of subjectivity which deconstruct the autobiographical binary oppositions of self/other, and life/death are shown in this research. Indeed, the spectacular scene of writing is seen as a space where the real self 'I' turns into the narrated self 'I' to create a new meaning. In other words, it is through the warped mirroring effect of the text that the process of othering makes the relation between truth and

fiction ambiguous. In fact, the border between the right and the wrong is blurred in a way to place 'both/and' than an 'either/or'. These three volumes evade any defined categorization or established genres as autobiography or autofiction. Although autobiography claims to be factual, it presents/ swears an elusive image of the Self which causes the readers to doubt the authenticity of the account. Coetzee also maintains the impossibility of retaining all the specialty and presents the inaccessibility of the past as a main problem.

Anysia Troin-Guis (Fondation pour la Mémoire de la Shoah / CERC - EA 172, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3) : *Documenter les violences historiques à travers le montage d'archives.*

Notre communication se propose d'aborder et de confronter différentes œuvres poétiques et artistiques, majoritairement publiées après 1960 jusqu'à nos jours, explorant les violences historiques et plus précisément la Shoah. Il s'agit d'analyser une esthétique de la catastrophe qui émerge avec des œuvres faisant office de « documents » : les auteurs n'ont pas été témoins ni victimes de la Shoah mais, au même titre que l'ensemble de la population, ont ressenti ce qui, de césure historique, devenait du même coup césure littéraire et artistique. On réfléchira ainsi à la représentation des violences historiques dans l'art contemporain à partir de la réappropriation d'archives et à travers des dispositifs anti-mimétiques comme documentation alternative de l'expérience historique. Certains dispositifs de Christian Boltanski, Harun Farocki, Jochen Gerz, Charles Reznikoff pourront être comparés et mis en perspective avec d'autres expériences du choc et de la violence, notamment l'expérience de l'exil et les traumatismes de guerre récents.

Marjolaine Unter Ecker (AMU, CIELAM) : *Espaces hybrides et frontières afropéennes dans l'œuvre d'Eva Doumbia*

Eva Doumbia, metteuse en scène et auteure franco-ivoiro-malienne installée à Marseille, se définit comme une « afropéenne » et à travers son métissage « ethnique, culturel et social ». Cette hybridité se décline dans ses productions à travers des pratiques intermédiaires, croisant théâtre, performance, musique, danse, littérature... et à travers les thématiques qu'elles explorent : le rapport des Afrodescendant-e-s à la mémoire postcoloniale, la marginalisation, la sous-représentation et les stigmatisations raciales auxquelles il-elle-s se heurtent en France et ailleurs. Cette communication vise à montrer comment la scène devient

alors un espace où les identités afropéennes, qui « habitent la frontière » (Miano, 2012), peuvent enfin se déployer, notamment à travers la réappropriation de la narration et le récit des expériences sensibles qui y sont liées. A travers une étude de l'œuvre multi-située (roman, textes pour la scène, spectacles, festival...) d'Eva Doumbia, nous verrons comment ses productions participent aussi plus globalement de prises de position sociétales et culturelles, que défendent par exemple l'association *Décolonisons les arts !* dont la metteuse en scène est membre.

Modératrice : Eva Raynal

15 h 15 : Panel 3, « Langues et altérité »

Emilie Boyer (AMU, CAER) : *Faire parler l'Autre : la langue de l'autochtone dans le roman centraméricain*

A partir, notamment, des concepts d'hybridité et d'hétérogénéité développés respectivement par Nestor García Canclini et Antonio Cornejo Polar, nous analyserons dans cette communication plusieurs exemples de la littérature romanesque récente d'Amérique Centrale où se joue une cohabitation entre l'espagnol et les langues indigènes. Nous porterons une attention particulière aux chemins éditoriaux des œuvres, aux phénomènes de traductions qui apparaissent dans le texte ou encore à la présence de glossaires à la fin des romans pour déterminer quel type d'altérité ou d'interculturalité s'y organise, à travers la question de la langue. Notre analyse croisera à la fois des œuvres d'auteurs autochtones et non-autochtones, écrites initialement en espagnol ou en langue indigène. Cette communication vise à montrer comment l'utilisation de la langue est révélatrice d'un discours sur la place de la culture indigène dans la société et de la relation que celle-ci entretient ou doit entretenir avec la culture hégémonique.

Eva Raynal (AMU, CIELAM) : *Qu'est-ce que l'aller-retour ? Le mythe au service des déplacements et des espaces traumatiques*

Le médecin allemand d'origine juive Alfred Döblin, le jeune résistant espagnol et communiste Jorge Semprún, et l'écrivain-éditeur Vercors (Jean Bruller) ne se connaissent pas et n'ont *a priori* rien en commun. Pourtant, tous trois ont traversé la Seconde Guerre Mondiale, par l'exil, la clandestinité, ou l'expérience concentrationnaire. Chacun a contribué à la lutte contre le nazisme mais en a également payé le prix. Suite à ces expériences, les récits étudiés ici, aussi divers soient-ils dans leur conception, leur scénario, leur narration, et leur style, sont pourtant marqués par un même traumatisme du déplacement, aussi bien dans leur aller que dans leur tentative de retour. Comment retranscrire l'aller et accomplir son retour ? L'utilisation de références mythiques par des auteurs dotés d'une forte culture européenne constitue une réaction aux divers traumatismes et questionnements suscités par l'exil, la déportation et l'Occupation. Ainsi, Alfred Döblin s'emploie à détourner diverses figures légendaires pour mettre la vérité à nu, tandis que Jorge Semprún manie les modèles et les exemples afin d'organiser sa mémoire. Quant à Vercors, le mythe sert d'appui au développement d'une définition inédite de l'homme. Dans les trois cas, les œuvres mettent en garde le lecteur face à la séduction de symboles forts, et demeurent d'une actualité troublante.

Sarah Voke (AMU, CIELAM) : *L'expérience de l'exil et de l'écriture : de l'action à la recherche.*

Que peut l'écriture ? Quel est son champ d'action ? Pourquoi animer des ateliers d'écriture pour migrants ? Comment écrire après une expérience de l'exil ? Comment dire 'je' quand on a tout perdu ?

Voici les questions auxquelles cette communication réfléchira. Le point de départ sera l'atelier d'écriture créative multilingue mené auprès de migrants de l'association Agir (Aix-en-Provence). Lors de cet atelier nous avons constaté à la fois la difficulté pour certains de mettre des mots sur leur parcours, mais également la réception enthousiaste pour cette expérience par d'autres. Nos observations alimenteront ensuite des réflexions plus générales sur le rôle de l'écriture en puisant dans un corpus d'écrivains et poètes varié dont Amina Saïd et Meena Alexander. Née en 1953, Saïd passe son enfance à Tunis puis s'installe à Paris. Alexander naît en 1951 en Inde et a vécu au Soudan, en Angleterre et aux États-Unis. Leur poésie lyrique révèle leurs expériences de l'exil, souvent douloureuses, ainsi que leurs sentiments de perte d'identité et de repères :

« I think of myself as a woman who has no place to call her own »

(Alexander, *Poetics of Dislocation*, p.149-150)

« étranger et frileux
de nationalité perdue au long cours des voyages
et vivant de transits »

(Saïd, *paysages, nuit friable*, p.17)

Les deux poétesses réfléchissent à l'acte d'écrire, de se dire, d'établir des ponts entre là-bas et ici, avant et maintenant ainsi qu'au rôle que l'écriture a joué dans leur reconstruction et renaissance. Saïd exprime la chose suivante :

« j'écris pour savoir pourquoi j'écris
et pour la découverte les tâtonnements
les fulgurances dans le poème
et parce que c'est ma façon d'être libre »

(Saïd, *gisements de lumière*, p. 14-15)

Modératrice : Camylla Lima des Medeiros

